

## L'OISELEUR DE FES



Ami BOUGANIM

L'OISELEUR DE FES

MATANEL

2012

3

Personne au *mellah* ne comprit la reconversion de Lévi. Il avait un cerveau mécanique et des mains en or. Il n'était pas un hachoir qu'il ne réparât ou une montre qu'il ne remît à l'heure. Ces dernières années, il réparait tout ce que la France écoulait au Maroc. Les vitesses des vélos, les moteurs des camions, les postes de radio. On ne savait de qui il tenait son don et le *mellah* entier louait son talent et envoyait son pouvoir. Les Français venaient le voir avec leurs gramophones en panne, les musulmans avec leurs réchauds à pétrole, les Algériens mêmes – qui se prenaient pour des pupilles de la France, génies de la civilisation, alors qu'ils n'en étaient que des bâtards – recouraient à ses services. On racontait que le Makhzen le séquestrait régulièrement pour réparer les girouettes, les robinets publics et les horloges de la ville. Il ne parlait pas beaucoup, il ne disait presque rien. Il avait horreur d'être brusqué et ne permettait à personne de lui tourner autour alors qu'il réparait un article :

« Ce n'est pas un être humain pour me demander ce qu'il a et je ne suis pas médecin pour donner un diagnostic. »

Quand on lui demandait quand revenir pour récupérer l'article, il répondait :

« Comment savoir ? Dans quelques heures ou quelques jours. »

Il ne donnait jamais de prix à l'avance. Il le fixait après la réparation. Quand on en discutait, il répondait :

« Tu m'as demandé le prix, je te l'ai donné. S'il ne te convient pas, donne-moi ce que tu veux. Maintenant qu'il est réparé, ton prix sera le mien. »

Il n'était pas un client pour lui donner moins que ce qu'il demandait. On ne savait jamais quand on aura besoin de lui de nouveau et les répare-tout comme lui étaient rares dans la région.

Or lui qui avait un travail d'avenir, précisément lui, s'était reconverti dans un métier du passé. Si encore il s'était mis à vendre de la volaille, on aurait compris. Depuis que le coq gaulois trônait sur le Maroc, on consommait une poule en moyenne par semaine. Il se serait enrichi des seules *kapparot* qui réclamaient de charcuter des bêtes pour se laver de ses péchés : à raison d'un poulet par péché, voire dix, il était assuré de s'enrichir de nos péchés ! Il aurait pu s'improviser charcutier, il n'aurait eu aucun mal à obtenir un permis d'abattage. C'eût été pour lui un jeu d'enfant, surtout avec des mains comme les siennes. Il suffisait de tâter la bête pour s'assurer qu'elle avait tous ses membres et qu'ils étaient entiers, de rabattre les ailes en arrière, les saisir avec la tête de la main gauche de manière à présenter le cou à la lame, de prononcer la bénédiction de rigueur et de trancher le cou. Puis il devait maintenir la volaille immobile pendant trois à quatre minutes, soit de la main, soit sous le pied, pour l'empêcher de se débattre, faciliter l'écoulement du sang et raccourcir son agonie. Il se serait attaché une déplumeuse et aurait livré les poulets éviscérés et *cashérisés* à domicile. Il aurait connu un tel succès qu'il aurait alimenté en plumes tous les matelassiers du *mellah*. Mais il s'était posé en oiseleur, il s'était mis à vendre des oiseaux ! Sans rien savoir d'eux, sans expérience dans le domaine. Ce n'est pas parce qu'on aime les oiseaux qu'on se met à leur commerce. On comprenait bien qu'il n'avait plus l'agilité d'esprit pour les innovations techniques ni les yeux pour démêler les fils

électriques et serrer des boulons de plus en plus minuscules, on ne comprenait rien pour autant à ce deuxième choix de carrière :

« Peut-être a-t-il horreur du sang ?

- Nous avons tous horreur du sang, ce n'est pas pour ça qu'on arrête de manger de la viande.
- Peut-être est-il allergique à l'odeur de la volaille ?
- Le cambouis n'est pas meilleur !
- Peut-être considère-t-il comme un crime de charcuter de malheureuses poules ?
- Les charcuter – non ! Les consommer – oui ?
- Entre voir gicler de l'eau d'un tuyau et du sang du cou d'une poule, moi j'aurais continué de réparer les robinets.
- Vendre des oiseaux ?! »

Quand le *mellah* était perplexe de la sorte, il n'avait de cesse qu'il ne comprît. Un mécanicien-plombier-serrurier-etc. du niveau de Lévi ne mettait pas en péril le pain de ses enfants. C'était inconcevable, c'était mystérieux. Il avait peut-être eu une révélation ou entendu des voix ; il s'était peut-être « embrouillé dans son esprit ». Il aurait saisi quelque chose que personne ne pressent encore, vu quelque chose que personne n'entrevoit encore. Peut-être un plan secret, un complice inconnu ? On pouvait tout dire de Lévi, qu'il était buté et acharné, on ne pouvait dire qu'il était crétin. Il ne se serait pas lancé dans les oiseaux si leur commerce ne lui faisait miroiter des gains mirobolants. Peut-être leurs plumes sont-elles en passe de devenir au marché des plumes ce que le safran est au marché des épices ; peut-être leurs gésiers vont-ils servir à la production d'un nouveau caviar ; peut-être recèlent-ils une matière chimique censée entrer dans la composition d'un médicament contre la diphtérie, la malaria, voire la syphilis ; peut-être leur urine constitue-t-elle un onguent et leurs crottes une matière antirabique ; peut-être a-t-on découvert la substance qui leur permet d'avoir des ailes et la manière de l'inoculer à l'homme pour lui permettre de voler ?

Ah ! Pour s'improviser oiseleur, il devait avoir ses raisons ! Certains assuraient qu'au bout de trente ans dans la graisse des moteurs, il souhaitait prendre une retraite méritée dans le chant des oiseaux. On savait son légendaire intérêt pour eux : il avait une volière sur son toit, les oiseaux volaient librement dans sa maison et il avait poussé le caprice jusqu'à donner des noms d'oiseaux à ses enfants. Mais on ne vit pas de passion et d'eau-de-vie, au *mellah* moins qu'ailleurs. D'autres prétendaient que son commerce d'oiseaux servait de couverture à des activités secrètes, au service de la France (il passait pour le mécanicien attitré du Contrôleur civil), de l'Angleterre (il lisait volontiers des notices en anglais), des tribus rebelles (il parlait le chleuh), voire des négriers (il se déclarait pro-esclavagiste). La présence de pigeons voyageurs dans sa collection constituait la preuve la plus éloquente et accablante de ses activités occultes.

Au début, le *mellah* avait toutes les raisons de s'inquiéter pour l'oiseleur et les siens. C'était tout juste si on lui achetait un oiseau par jour et ce n'était pas avec ça qu'il allait nourrir le reste de sa volière et sa riche couvée. Si encore il avait réalisé un sondage auprès des habitants pour savoir combien d'entre eux lui achèteraient ses oiseaux ? Combien avaient de quoi les nourrir ? Si encore il s'était avisé de varier sa marchandise et de proposer également des lézards, dont les queues marinées dans de l'eau-de-vie passaient pour des élixirs de longévité, moulus dans de l'huile d'argan pour des crèmes de beauté, dissous dans du lait caillé pour un aphrodisiaque. Il tablait peut-être sur les Français qui excellaient dans l'internement, la détention et la

réclusion et trouvaient leur plaisir à voir des oiseaux en cage. Quelle mouche l'avait donc piqué pour se lancer dans un commerce dont le seul intérêt était de lui permettre de passer ses journées dans un concert de gazouillis, plus dissonants que charmeurs :

« C'était un mécanicien, ce n'est pas un commerçant ! »

Bientôt, Lévi avait vendu les bijoux de sa femme et les trousseaux de ses filles. Bientôt, il n'aura plus rien à se mettre sous la dent. Il n'avait pas le choix, il devait reconnaître son échec et retourner à ses lampes magiques, ses réchauds à pétrole et ses boîtes à gargouillis. C'était peut-être moins poétique, ça n'en était que plus rentable. Il aura toujours le temps de se repaître de vers quand il sera dans la tombe et de se languir d'amour après ses oiseaux pour l'éternité.

Lévi vendait certes des pigeons mais sitôt que l'acheteur réveillait ses soupçons et s'intéressait à eux pour varier ses menus, il le chassait en le couvrant d'invectives. Il réclamait d'ailleurs du tribunal rabbinique – lui qui ne demandait jamais rien à personne – d'interdire leur consommation. Plus il s'entêtait et plus il s'enfonçait, plus il se ruinait et plus il devenait irascible. En plus de la volière qu'il avait dans son magasin, il avait installé une seconde dans sa cour. Il avait même poussé deux de ses fils à émigrer pour récupérer leur chambre et la donner à... ses oiseaux. Il avait mobilisé toute sa science pour l'insonoriser et toute son ingéniosité pour l'aménager. Quand on lui demandait à quoi elle servait, il répondait de son air indolent et de sa voix traînante :

« C'est un dispensaire pour les oiseaux. »

Il ne se contentait plus d'être oiseleur, il se posait aussi en médecin des oiseaux ! Quand on comprit enfin ce qui se cachait derrière sa reconversion – c'était l'homme le plus secret du *mellah* ! –, on poussa un soupir de soulagement. On était rassuré sur son sort et sur celui de sa progéniture. Il commençait par les oiseaux, bientôt il passera aux chiens. Puis ce sera les ânes. Or *Fès el-Jedid* comptait, à cause de ses ruelles étroites, autant de bêtes que d'habitants. Sans les ânes, on se serait écroulé sous les charges et enlisé dans les détritiques. Pas de déménagements ; pas de porteurs d'eau ; pas d'éboueurs. Vétérinaire – ça, c'était un métier d'avenir ! Il n'allait pas chômer. De partout, on lui amènera ses bêtes en consultation. Les colons leurs chiens, les Arabes leurs chevaux, les Chleuhs leurs mulets, les caravaniers leurs dromadaires. Sans parler des vaches laitières et des chèvres chieuses de noyaux d'arganier. S'il réparait les articles les plus compliqués, il n'était aucune raison pour qu'il ne reboute pas les animaux. Ce n'étaient pas les blédards des environs qui allaient lui demander ses diplômes ni les Arabes de la médina qui allaient payer dix fois plus cher un vétérinaire patenté par le ministère des Colonies qui ne leur consentira comme remise que ses reproches sur les traitements qu'ils infligeaient à leurs bêtes. Sans parler qu'ils étaient plus prompts à les abattre qu'à les guérir ! Quel vacher ne s'en remettrait à un médecin des oiseaux plutôt qu'à un agent des fourrières municipales ?!

Pourtant Lévi s'interdisait de soigner tout autre animal que des oiseaux. Ni ânes ni mulets. Il n'était pas vétérinaire et n'avait pas l'intention de le devenir. Il n'avait pas peur des autorités, il n'était pas du genre à avoir peur. On n'arrêtait pas les exorcistes, qui exerçaient leurs pouvoirs sur des humains, il n'était aucune raison pour qu'on arrête des tripoteurs de bêtes. Ça ne s'était encore jamais vu, ça ne se verra jamais, ni au Maroc ni en métropole. Le *mellah* replongea dans l'anxiété et l'accablement. On n'avait pas le choix, on devait interner le bonhomme. Sinon il risquait de perdre la tête par amour pour ses oiseaux et de brader ses enfants et petits-enfants sur le marché d'esclaves de Tombouctou.

Mais sitôt qu'il se mit à proposer des canaris, son destin rebondit et la chance se mit à lui sourire. Il ne se livrait pas à une partie de cartes sans gagner ; il ne se portait

pas acquéreur d'un honneur religieux à la synagogue sans l'emporter ; il n'achetait pas un billet de tombola ou de loterie sans tirer le bon numéro. Dix ans après sa dernière grossesse, et alors que son aînée était déjà plusieurs fois mère, sa femme était de nouveau enceinte. Ses oiseaux, décidément, lui portaient bonheur et seulement pour ça, il valait la peine de les vendre, même si personne ne les lui achetait. Sentant le changement d'atmosphère, Lévi accrocha une enseigne au-dessus de son magasin :

« Oiseaux Porte-Bonheur. »

On poussa un nouveau soupir de soulagement. Il n'était pas si fou que ça, il savait ce qu'il faisait. Oiseaux Porte-bonheur : c'était bien trouvé ! On vendait des poils porte-bonheur, de minuscules mains de fatmas, des amulettes contre le mauvais œil – pourquoi ne vendrait-on pas des oiseaux porte-bonheur ? Quand on lui demanda pourquoi ses oiseaux portaient bonheur, il répondit sans hésiter :

« Parce qu'ils ont étudié la Torah. »

On commença par crier au sacrilège. Puis on prit son parti de rire de la plaisanterie :

« Où donc ont-ils acquis leur Torah ?

- Dans une *yéshiva*<sup>1</sup>.
- Une Académie céleste ou terrestre ?
- La *yéshiva* des oiseaux. »

On comprit que le bonhomme avait transformé une partie de son dispensaire en maison d'étude pour les oiseaux :

« De qui reçoivent-ils la Torah ? Qui est leur maître ?

- Le Maître du monde. »

Ni plus ni moins ! On se remit à crier au sacrilège. Lévi se moquait de Dieu et des hommes ! A-t-on entendu pires blasphèmes dans la bouche d'un homme qui passait pourtant pour respecter les commandements, des plus légers aux plus lourds, s'acquitter de ses trois services quotidiens, baiser la main des rabbins et descendants de rabbins ? Aujourd'hui, les oiseaux ; demain, ce sera les poules ; après-demain, les ânes ! On devait saisir le tribunal rabbinique et le poursuivre pour publicité abusive ! Mais Rabbi Amiel le Doux, dans une nouvelle homélie historique, sans pareille dans la riche collection des homélies rabbiniques de la prestigieuse et glorieuse communauté de Fès, déclara que l'étude de la Torah était obligatoire pour les hommes, accessible aux femmes et envisageable pour les animaux. Il donna en exemple la vache du rabbin qui refusait de travailler le shabbat. Il insinua qu'on était en droit de considérer le gazouillis des oiseaux comme des louanges naturelles du Tout-Saint et Très-Haut et que si des oiseaux avaient baigné, d'une manière ou d'une autre, dans l'ambiance de la Torah, il n'était aucune raison pour qu'on ne les considère pas comme des oiseaux-de-sages et qu'on ne trouve pas des accents liturgiques à leur chant.

Le lendemain, on découvrit que l'oiseleur payait des enfants à l'heure pour annoncer l'alphabet hébraïque, des mendiants à la semaine pour réciter des psaumes, des pleureuses pour déverser leurs élégies et, par nuits de pleine lune, des kabbalistes inconnus pour débattre des mystères du Char céleste. Soumis à ce régime, on ne pouvait décentement dire que les oiseaux n'étaient pas imprégnés de Torah. Ah ! s'ils avaient la baraka et la donnaient, c'était une tout autre histoire ! On fixait bien des *mezuzot* aux chambranles des portes et dispersait du sable provenant de Terre sainte dans les tombes, pour ne parler que de cela, on n'allait pas boudier des oiseaux en cage. On s'intéressa à leur prix qui dépendait bien sûr de la qualité de leur gazouillis et de leur niveau d'instruction. L'Oiseau-des-Psaumes passait pour contenir les démons ;

---

<sup>1</sup> Académie rabbinique.

l'Oiseau-Cantique-des-Cantiques pour exciter le délice du shabbat ; l'Oiseau-des-Prophètes pour prévenir les malheurs ; l'Oiseau-du-Talmud pour racornir l'esprit et aiguïser le sens du marchandage. Le plus cher était sans conteste l'Oiseau-de-la-Splendeur, kabbalistique de plume en plume, qui passait pour préserver de tout, protéger contre tout et exorciser de tout. En outre, Lévi proposait aux musulmans du commun des « oiseaux mahdistes », aux Juifs de la rue des « oiseaux messianiques » et comme il s'interdisait de prononcer le mot de Christ, des « oiseaux œcuméniques » aux chrétiens des colonies.

Les habitants du *mellah* étaient gens de bon sens. Ils savaient distinguer entre l'essentiel et l'accessoire, les torchons et les serviettes. On n'avait pas besoin de longs boniments pour les convaincre. Bientôt, débordé par la demande, Lévi se résigna, bon gré, mal gré, à mettre ses oiseaux aux enchères. En un rien de temps, le stock était épuisé et le *mellah* connut, ce qu'un chercheur de renom, repris par tous les chercheurs mineurs, nomma sa « courte et éphémère carrière de volière ». Partout résonnaient les gazouillis des oiseaux et comme ils étaient d'espèces différentes, c'était un continu concert qui débutait avec l'aube et ne s'arrêtait que tard dans la soirée. Lévi proposa également des cours d'ornithologie pour découvrir les oiseaux et mieux s'en occuper. Aussitôt le *mellah* eut un haut le corps suivi d'un hoquet :

« Ornitho-quoi ?

- Ornithosophie.
- Ornithologie.
- La science des oiseaux.
- Ornithologie, qu'il a dit !
- Où a-t-il trouvé ce mot ?
- C'est encore une des inventions de l'Alliance.
- L'Alliance ne s'entend qu'aux pigeons. »

Vexé par les réactions suscitées par sa proposition, Lévi s'indigna :

« Il ne suffit pas de mettre des graines dans un boîtier et de l'eau dans une soucoupe pour entretenir des oiseaux ! »

Les graines devaient être de sésame et l'eau servie légèrement sucrée. Les cages devaient être en osier ou en branches de palmiers nains, Lévi déconseillant les cages arabes dont les barreaux étaient en fer et les cages sahariennes qui étaient grillagées :

« Il doit traverser une crise intellectuelle pour nous proposer des cours du soir sur la vie des oiseaux en cage.

- Bientôt, il se posera en consultant ès oiseaux et nous prodiguera ses conseils sur la meilleure manière de leur parler et de les bercer.
- Ce ne seront pas eux qui nous réveilleront de leur gazouillis, ce sera à nous de les réveiller de nos prières.
- Plutôt un coq que ses oiseaux ! Avec lui au moins, on sera réveillé à l'heure.
- Et la Résidence ne pourra pas nous reprocher notre ingratitude à l'égard de la France.
- Ni nous reprocher de collaborer avec les membres de l'Istiqlal<sup>2</sup>.
- Surtout, on pourra toujours le manger quand les Français auront quitté le Maroc ! »

Lévi était si excédé par les railleries de ses coreligionnaires, décidément plus attardés que les autorités civiles ne le prétendaient, qu'il demanda à Dahan d'écrire un article pour le *Morocco Times* où il dénoncerait leur insensibilité volatile,

---

<sup>2</sup> Mouvement de résistance contre la présence française au Maroc.



l'irresponsabilité avec laquelle ils gardaient des oiseaux en cage sans en tirer ni plaisir ni bonheur et leur surdité musicale absolue :

« Ils ne sont pas sourds, se corrigeait-il, ils sont aphones et atones. Ils ne distinguent pas entre le chant d'un rossignol et celui d'une mésange, les croassements d'un corbeau et les caquètements d'une oie sauvage. Ils paient la Résidence pour des cours de français et ils boudent des cours gratuits sur la riche gamme des gazouillis du Seigneur. »

Il poussa la colère jusqu'à conditionner la vente de ses oiseaux de l'engagement à suivre trois cours d'initiation à leurs chants. Les gens n'avaient pas le choix, ils avaient des cages, ils ne pouvaient les laisser vides. Très vite, sa science des oiseaux se révéla plus intéressante que les cours de kabbale proposés par les rabbins. Ceux-ci troublaient l'esprit, ceux-là aiguisaient le sens musical, et nul ne pouvait dire quelle était la meilleure manière d'accéder à la béatitude. Lévi se réconcilia partiellement avec ses coreligionnaires et renonça à publier son article (pour ceux qui s'aviseraient de le chercher pour leurs travaux sur la communauté juive de Fès).

Sitôt que le collège des bedeaux eut vent de la concurrence déloyale de l'oiseleur qui détournait de plus en plus de fidèles des cercles kabbalistiques, on envoya un auditeur secret. Ce dernier revint scandalisé par ce qu'il avait entendu. Ce n'était pas tant la science des oiseaux que Lévi dispensait que leur philosophie. Il consacrait une heure entière à la seule hirondelle :

« Parler de l'hirondelle serait à l'en croire la meilleure façon de parler de l'homme dans toute son envergure poétique, sans le réduire à son seul intellect et sans se perdre dans ses passions et les mensonges qu'elles génèrent.

- Parler de l'hirondelle n'a encore nui à personne.
- Il prétend que l'hirondelle est plus éternelle que l'homme pour la simple raison qu'elle ne se distingue pas d'une autre hirondelle. L'an passé, c'était elle ; l'an prochain, ce sera elle. C'est elle qui passe et encore elle qui repasse. De tous côtés qu'on tourne la tête, c'est la même, et elle n'est aussi mystérieuse que parce qu'on ne sait rien d'elle et ne prétend rien savoir. Tout ce qu'on en dirait serait beau et ce n'est pas elle qui s'avisera de nous démentir ou de nous corriger. Elle emménage toujours dans le même nid, ne le quitte qu'aux délais prescrits par les mouvements de migration et le lègue à l'hirondelle en laquelle elle s'incarne pour se perpétuer.
- Il a parlé de réincarnation ! se récrièrent les bedeaux.
- Selon lui, l'hirondelle ne meurt pas ; elle est si éternelle qu'elle se réincarne en hirondelle. »

Les bedeaux poussèrent un soupir de soulagement. Le seul mot de réincarnation leur donnait des sueurs chrétiennes :

« On ne voit pas encore en quoi son propos sur l'hirondelle serait-il sacrilège ?

- Il prétend encore qu'on ne met pas d'hirondelle en cage. Elle le saurait et c'est pour cela qu'elle se risque aussi imprudemment du côté des humains. Mais si elle vit volontiers parmi eux, elle ne s'en remet pas pour autant à eux.
- Il prétend que l'hirondelle est plus sage que l'homme, on ne va pas le lapider pour ça. Tous les animaux le sont et seul l'homme ne le sait pas. »

L'indicateur passa à ce qu'il considérait comme la preuve d'hérésie la plus accablante pour l'oiseleur :

« L'hirondelle jouirait d'une popularité particulière auprès des philosophes taoïstes en quête de loisirs de méditation destinés à dissoudre les nombreux embarras de la vie.

Ces païens ne la considéreraient comme le plus sage des oiseaux que parce qu'elle s'inscrit le plus élégamment du monde dans la trame du Tao, *rahama leitsélane*<sup>3</sup>.

- Il a prononcé ce mot ?
- Il a prononcé ce mot et sans les réserves rabbiniques d'usage.
- Tu l'as entendu prononcer ce mot ?
- Comme je vous entends.
- Nous, on ne se permet pas de le prononcer.
- Il a même cité un de leurs maîtres.
- Que disait-il ?
- Souhaitez-vous vraiment le savoir ?
- Juste pour mesurer la gravité du blasphème. »

L'auditeur clandestin sortit un papier de sa poche sur lequel il avait noté la citation :

« "L'hirondelle n'arrête jamais ses regards sur un endroit qui ne lui convient pas. Même quand elle laisse tomber une graine, elle s'enfuit en l'abandonnant, tant elle craint les hommes."

- Comment s'appelle ce maître moisi des païens ?
- Tchouang-tseu, si je ne m'abuse.
- Tchouang-tseu ! s'écria en chœur le collègue des bedeaux.
- C'est de l'épicurisme pur et simple, remarqua l'un d'eux.
- C'est un nouveau cas d'anathème, trancha le second. »

En définitive, on décida de poursuivre l'enquête et accorda une autorisation para-rabbinique à l'auditeur clandestin de se rendre au second des trois cours que donnait l'oiseleur. Cette fois-ci, il revint décomposé :

« Les oiseaux ne sont qu'un prétexte à l'insémination de sa doctrine hérétique dans les esprits.

- Comment ça ?
- Cette fois-ci, il n'a pas même parlé des oiseaux !
- Il a parlé d'Anaximandre ? s'enquit l'un.
- Il a parlé d'Epicure ? s'inquiéta l'autre.
- Pire !
- Que peut être pire qu'Anaximandre et Epicure ?
- Nos gens ne savent ni qui est l'un ni qui est l'autre.
- Alors de quoi a-t-il parlé ?
- Du papillon.
- Du papillon ! s'écrièrent en chœur les bedeaux.
- Que peut-on bien raconter du papillon ?
- Je me suis empressé de me boucher les oreilles, répondit l'auditeur clandestin.
- Ce n'est pas parce qu'on se bouche les oreilles qu'on n'entend pas.
- Il a parlé de sa légèreté, de sa vulnérabilité et de sa précarité. Il ne voltigerait de-ci de-là que pour mimer l'insouciance.
- Il a de nouveau cité Tchouang-tseu ?
- Cette fois-ci, il a parlé de Tchouang Tcheou qui ne savait s'il était un humain rêvant qu'il était papillon ou un papillon rêvant qu'il était humain. »

C'était un dangereux missionnaire ! On devait le démasquer avant qu'il ne convertisse les pauvres et crédules habitants du *mellah*. On attendait les tentateurs de Rome, on les attendait de Londres, voire de Moscou ; on ne les attendait pas de Pékin. Nous avons manqué à notre devoir de vigilance. Le mal était dans notre *mellah* et

---

<sup>3</sup> Expression araméenne – le Miséricordieux nous préserve ! – pour se garder contre tout risque de sacrilège.

nous ne le savions pas. Nous étions tellement pris par nos querelles sur le degré de nocivité de l'Alliance et son pouvoir assimilateur que nous n'avons pas vu le véritable danger. On aurait dû se douter qu'une puissance religieuse se cachait derrière son commerce d'oiseaux. Hier, c'était l'hirondelle ; aujourd'hui, c'est le papillon ; demain, ce sera la tortue. D'où connaît-il donc Tchouang-tseu ? Ce n'est sûrement pas à l'école de l'Alliance qu'il l'a rencontré. Là-bas, on ne connaît que Racine, Corneille et Molière. Lévi était un Bendanan. Or les Bendanan avaient essaimé dans le monde et avaient des correspondants partout. Au Brésil, en Chine et bientôt à Tombouctou. On décida de ne pas lui laisser le temps de parler de la tortue et de sévir tout de suite contre lui. On recourut aux bonnes vieilles méthodes et mit en garde contre la malignité de son enseignement en propageant des rumeurs synagogales.

Le simili-anathème – les bedeaux n'étaient pas autorisés à prononcer l'anathème ! – gagna aussitôt le *mellah* et l'on vit Lévi fermer sa boutique, descendre la grand-rue vers la place du Commerce, bousculer le portier, pousser la porte de la salle d'audience du tribunal rabbinique et hurler douloureusement :

« Pourquoi ? »

Les rabbins reportèrent leur tentative de réconciliation à une date ultérieure et congédièrent les candidats au divorce :

« Pourquoi quoi ? »

- Pourquoi permettez-vous à ces rabbins ratés de répandre des rumeurs sur la possible excommunication de mes oiseaux ?
- Il paraît que tu incites nos coreligionnaires à l'hérésie.
- Pourquoi jeter l'anathème sur de pauvres oiseaux qui ne gazouillent pas sans louer le Créateur ? Pourquoi ne vous en prenez-vous pas à moi ? Je m'acquitte des trois services quotidiens ; je remercie le Seigneur de me réveiller le matin et me sépare de lui avant de me coucher ; je ne bois de lait, pour ne pas le mêler à la viande, qu'au bout de six heures ; la veille de Pâque, je chaule les murs de ma maison du sol au plafond, change entièrement de mobilier et de vaisselle et ne nourrit mes oiseaux qu'aux miettes de galettes ; les jours précédant Kippour, je demande pardon à tous les habitants du *mellah*, sans distinction de caractère, de couleur d'yeux et de nature de langue, parce que je me sais grincheux et vexe involontairement mon prochain ; je ne laisse pas passer de semaine sans visiter les tombes de mes parents ; je me ruine régulièrement pour gagner l'honneur d'ouvrir l'Arche sainte, lire le passage prophétique de la semaine et me procurer le plus beau cédrat de Fès ; je ne refuse jamais une pincée de tabac à un mendiant, etc. On ne peut me reprocher aucun manquement aux commandements de nos ancêtres. Pourquoi incriminer de malheureux oiseaux alors que le *mellah* pullule de chats, de rats et de toutes sortes de bestioles plus impures et nuisibles les unes que les autres ? J'ai même entendu dire que la Maison du plaisir abritait des hérissons, des caméléons et des cochons d'Ingres en guise d'animaux de compagnie.
- Ce ne sont pas tes oiseaux qui dérangent, c'est ta philosophie des oiseaux.
- Ma philosophie des oiseaux, comme vous dites, est une philosophie de la sérénité. Pourquoi continuer de courir dans tous les sens, accumuler des provisions, manger sans contrôle... s'ostenter ?
- Pardon ?
- C'est le régime de l'ostentation permanente. Les gens veulent se montrer et montrer ce qu'ils ont alors qu'ils ne sont rien et n'ont rien. Ils se démènent comme s'ils étaient là pour l'éternité alors qu'ils ne sont que de passage. Les rivalités, les querelles, les disputes, les récriminations, les pleurnicheries. Le

mauvais œil est d'avoir l'œil dans l'œil de son prochain et c'est celui qui darde son œil qui pâtit le plus. On doit acquérir l'art de vivre de l'oiseau et savez-vous quel est son art ? »

Les rabbins étaient médusés ; ils ne le savaient pas aussi loquace. Ils ne pouvaient dire s'il se moquait d'eux ou s'il leur donnait une leçon. Dans l'un et l'autre cas, il était passible d'un anathème de deux jours au moins. Mais on ne punit pas un philosophe, par ailleurs bon mari, bon père et bon prier, parce qu'il aime les oiseaux : « L'art des oiseaux consiste à gazouiller du matin au soir et c'est, en tout et pour tout, cet art que j'enseigne. »

Il n'enseignait pas davantage la philosophie que la science mais l'art :

« Tu cites des philosophes païens.

- Quels philosophes païens ? Je ne suis pas un Maïmonide, moi, pour célébrer Aristote ou un Ibn Gabirol pour chercher mon bonheur du côté de Platon. Ceux-là étaient, de l'avis général, des philosophes païens !
- Tu cites Tchouang-tseu et Tchouang Tcheou.
- Je ne connais ni l'un ni l'autre, c'est le nouveau maître de l'Alliance qui m'a donné un livre de citations sur la sagesse des nations. »

Les rabbins étaient de plus en plus horripilés par ce qu'ils entendaient sur le successeur de Gomel. Il ne se contentait pas de bourrer le crâne de ses élèves de balivernes sur l'origine du monde, sur la préhistoire de l'histoire sainte et sur ses ancêtres les singes, il semait également les graines de l'épicurisme dans leurs esprits. Son comportement public constituait une véritable provocation. La cigarette aux lèvres le shabbat, la chemise ouverte sur le torse nu et du khôl aux yeux. Il ne fréquentait peut-être pas la Maison du plaisir – où nombre d'anciens élèves de l'Alliance, dissidents du Cercle de l'Alliance, envisageaient de créer le Club de l'Alliance –, mais il ne se cachait pas pour se prêter aux massages berbères dans les bouges les plus douteux de la médina. Ce n'était pas un Juif, mais un Grec, et l'Alliance persistait à préconiser la liberté d'opinion, de culte et de sexe :

« On ne touchera pas à tes oiseaux, on te demande seulement de répudier les thèses de Tchouang-tseu et de Tchouang Tcheou et de rendre ce livre impie à son propriétaire.

- Je le lui ai acheté en échange d'un canari et d'une mésange.
- Demande-lui de te rembourser.
- Les oiseaux sont morts.
- Raison de plus pour lui restituer sa camelote.
- Je ne lui restitue rien, je brûle le livre sur la place publique. »

Lévi n'attendit pas les bûchers de la veille de Pâque où l'on brûlait les livres hérétiques des missionnaires, des philosophes et des pornographes avec les dernières miettes de pain, pour mettre sa menace à exécution. Il recruta un crieur public à ses frais et le chargea de convier le *mellah* à l'incinération, devant le ciel et la terre, de Tchouang-tseu et Tchouang Tcheou. On s'attendait à un brasier, on dut se contenter d'un brasero, et de la calcination d'une mince brochure qui laissa le public pantois :

« Il est en train de nous berner. Cette fois, il risque bel et bien de s'aliéner les rabbins qui mettront ses oiseaux hors la Loi.

- Ce n'est pas possible que toute la sagesse des nations se réduise à une brochure aussi mince. »

On n'avait pas besoin de beaucoup pour s'en convaincre. On se disposait à se disperser quand un badaud se risqua à préciser :

« Ce n'est qu'une anthologie.

- Anthologie, ornithologie, ornithosophie, ornisthétique ! Tous ces mots sont en train de nous perdre.

- Il n'est de salut qu'en Dieu et de vérité qu'en sa Torah !
- Ses oiseaux sont en train de le perdre. Qu'attend-il donc d'eux ? S'enrichir – il s'en est ruiné ! S'en inspirer – il s'en est troublé. S'en assagir – il s'en est perturbé. Que va-t-il nous sortir maintenant ? »

Un jour, Lévi reçut un lot de perroquets que personne n'avait encore vus au Maroc. Il disait l'avoir reçu d'un lointain cousin installé dans une ville en Amazonie. Les oiseaux ne se contentaient pas de répéter ce qu'on disait, ils reprenaient les airs qu'on chantait. Leurs cordes vocales ressemblaient à celles de l'homme et restituaient par conséquent ses vocalises. Ils n'étaient pas doués pour autant de compétences linguistiques. Ils ne parlaient pas, ils chantaient. C'était peut-être une merveille, voire un miracle, ça n'en était pas moins vrai. On savait que l'Amazonie regorgeait de perroquets, on ne les savait pas aussi doués. Si c'était vrai, s'ils reprenaient tout ce qu'on leur enseignait, ce serait une révolution musicale. Ni plus ni moins. On n'aurait pas plus besoin d'orchestres philharmoniques ou andalous que de chorales. On n'aura que des perroquets et plus ils seront nombreux et plus varié sera leur répertoire. Des chants liturgiques bien sûr, des poèmes synagogaux aux chants grégoriens en passant par les mélodées coraniques. On demandait encore à voir, on demandait à entendre.

Les clients se relayaient au magasin de Lévi et ils en ressortaient perplexes. L'oiseleur avait dressé deux perroquets, dont l'un chantait le *Ygdal*, énonçant les treize principes de la foi de Maïmonide, sur l'air pratiqué dans les synagogues de Fès, et le second « C'est la mère Michel... » sur l'air de La Marseillaise. Mais les gens n'étaient pas crédules et ce n'était pas un Lévi qui allait les tourner en bourriques. Ils demandaient à tâter les oiseaux pour s'assurer qu'ils étaient bien en chair et en plumes et ne recelaient rien sous leurs ailes ou dans leur gésier. On se souvenait encore du passé de Lévi, de ses prouesses mécaniques et de ses trouvailles techniques ; on le soupçonnait d'avoir introduit on ne savait quoi dans le ventre des oiseaux. Si Binyamin-le-Forain de sinistre mémoire avait placé le nain Gamad dans un grand ballon pour créer l'impression qu'il lui donnait des ordres à distance, il n'était aucune raison pour que Lévi n'introduise pas un de ces nouveaux micros, réduits à leur plus simple expression, dans la gorge d'un oiseau. Chacun savait qu'il serait allé loin si seulement il était resté dans la mécanique. Quand on avait bien touché, on voulait entendre l'oiseau sans l'oiseleur dans les parages parce que ce dernier était peut-être ventriloque – tout le monde l'était plus ou moins au *mellah* – et que seul un ventre humain, soigneusement arrondi, pouvait émettre des gargouillis aussi mélodieux. L'oiseleur réunissait une dizaine de clients, donnait le son et disparaissait aussitôt du magasin pour écarter les doutes sur le talent de ses oiseaux.

Un premier client prit un perroquet à crédit, non sans avoir convenu avec Lévi qu'il le lui reprendrait si au bout d'un mois il ne chanterait pas la *Tikva*<sup>4</sup>. Un mois plus tard, l'oiseau chantait l'hymne sioniste avec toutes les dissonances de son propriétaire. Un deuxième oiseau partit, puis un troisième et bientôt Lévi dut commander un autre stock et ouvrir une liste d'attente. Un an plus tard, il n'était pas une maison plus ou moins cossue qui n'avait son perroquet et que celui-ci ne participât le vendredi soir au *kiddush*, le samedi soir à la *havdalah* et ne vocalisât en semaine de concert avec son propriétaire. Mais ces petits succès n'égalaien pas les prouesses des oiseaux personnels de Lévi qui, autant le reconnaître, surpassaient les meilleurs chantres du *mellah*. Ils maîtrisaient un tel répertoire, passant sans transition de l'hébreu à l'arabe et de l'espagnol au chleuh, et étaient si bien accordés qu'ils formaient la plus délicieuse chorale dans l'histoire du *mellah*. On venait de partout assister aux concerts publics

---

<sup>4</sup> L'hymne sioniste devenu l'hymne national israélien.

que Lévi organisait au Cercle des anciens élèves de l'Alliance. Il proposait également sa chorale pour marquer les anniversaires et c'était avec une grande tristesse qu'on voyait les perroquets des autres se taire de honte devant ceux de Lévi. Ce dernier paraissait en plastron jaune et en veste verte – qu'il s'était procurés chez Asher-le-Devin – et se contentait de donner le son pour que les oiseaux enchantent le public pendant des heures. C'était un virtuose de l'instruction des perroquets, « un véritable maître-chanteur », et comme il s'était engagé devant le tribunal rabbinique à ne plus donner de cours, de quelque nature que ce soit, il vendait maintenant ses oiseaux par chorales entières aux clients les plus riches. Bientôt, il gagnait davantage comme imprésario que de la vente de nouveaux perroquets. Devant un tel succès, les célèbres orchestres andalous se débandèrent et la chorale de Em Ha-Banim annonça la suspension provisoire de ses activités.

Les rabbins ne s'emballaient pas autant que leurs ouailles pour les prouesses des perroquets-chanteurs. Il n'était aucune raison pour qu'on ne découvre pas, dans mille ans sinon demain, d'autres créatures du Seigneur pour célébrer Sa grandeur de leurs louanges. Rien n'était impossible au Saint, béni soit-Il, et de même qu'il avait donné la voix à l'homme, il la donnera demain au singe et après-demain au crapaud. En revanche, ils étaient taraudés par une série de questions auxquelles ils ne trouvaient pas de réponse dans leurs traités talmudiques et leurs codes de lois. Pouvait-on introduire des perroquets-chanteurs dans les synagogues, à l'instar des consistoires en France qui avaient commis le crime d'installer des orgues ? Les autoriser à chanter le shabbat ? Ne commettait-on pas un sacrilège en leur enseignant des chants sacrés, voire des textes bibliques comme *Le Cantique des Cantiques* ? Quels devaient être leur rôle et leur place dans les circoncisions, les communions et les mariages ? Qu'en était-il des élégies, des actions de grâce, des chants de pénitence ? Était-il permis d'écouter des chants coraniques, même par curiosité, et des chants grégoriens, même pour les décrier ? Ne risquait-on pas de bouleverser les traditions en préférant de vulgaires oiseaux à des êtres humains même si ces derniers ne se montraient pas toujours à la hauteur des attentes qu'on avait d'eux ? Surtout comment résister aux pressions exercées sur eux pour libérer Lévi de son engagement et lui permettre de donner des cours de chants et d'orchestration ? En revanche, nos rabbins reconnaissaient qu'ils tenaient avec ces perroquets la meilleure parade contre les postes de radio dont les gargouillis, que nul ne contrôlait, risquaient de ruiner deux mille ans de traditions. Ils sentaient encore qu'ils ne pouvaient se contenter de leurs seuls cercles kabbalistiques en guise de divertissement et que l'ornithologie liturgique était ce qu'on pouvait concevoir de plus innocent. Ils n'en étaient pas moins embarrassés – comme le voulait la tradition.

Les rabbins délibéraient tant qu'on n'attendait plus leurs conclusions pour recourir aux chorales, de mieux en mieux accordées, de Lévi. Elles étaient si mélodieuses qu'on se passait volontiers des chantres traditionnels et ces malheureux se retrouvaient privés de leurs maigres revenus. Les musiciens aussi se retrouvaient sans emploi et l'on assista à une alliance inattendue entre les chantres et les musiciens criant en chœur au sacrilège et à la trahison. Ils n'avaient rien contre les oiseaux, ils en avaient contre cette concurrence surnaturelle ou sous-naturelle. Ils pressèrent les rabbins de trancher dans cette rivalité musicale entre les hommes et les oiseaux. Ils dénoncèrent la publicité mensongère d'un vulgaire oiseleur qui promettait de faire de la ville, grâce à ses oiseaux, un sanctuaire des musiques liturgiques. Ils se tournèrent vers le Comité de communauté qui se déroba sous prétexte que la querelle ne relevait pas de ses prérogatives exclusivement laïques. Ils déposèrent plainte auprès de la toute puissante Société protectrice des animaux, dont le siège était à Paris, pour lui

demander d'étendre au plus vite ses activités au Maroc et de secourir de pauvres perroquets qu'on soumettait à toutes sortes de harcèlements musicaux plutôt que de les laisser improviser à leur guise. Sollicitée d'intervenir pour remplir son rôle d'arbitre universel, l'Alliance précisa que ses compétences pédagogiques se limitaient pour l'heure aux humains et qu'elle créait une commission ad hoc pour étudier quelle pouvait être son œuvre en matière de pédagogie animale en général et celle des oiseaux en particulier. Depuis la crise économique qui avait suivi l'introduction de machines à enrober le fil de soie d'or, réduisant au chômage et à la misère des centaines de fileurs, on n'avait pas assisté au *mellah* à une protestation aussi dramatique.

Les autorités publiques, généralement insensibles au sort du *mellah*, durent s'intéresser de près aux querelles au sein de leurs *protégés* pour préserver la réputation de la ville impériale de menées para-artistiques qui risquaient d'entamer son prestige de première cité universitaire au monde et de premier centre de rayonnement coranique. Quand on découvrit que le *mellah* risquait de ridiculiser le glorieux site de la Qarawiyyine en en faisant une caisse à résonance de toutes les liturgies du monde, les ulémas crièrent à leur tour au sacrilège et sommèrent le Makhzen d'intervenir au plus vite pour calmer les ardeurs des *dhimmis*. Le Makhzen publia un décret interdisant les perroquets dans la ville sacrée de Fès et ses proches environs – « toutes les espèces et en particulier celles importées en violation de la loi de la lointaine et dangereuse Amazonie ». Le Makhzen accordait une semaine aux habitants du *mellah* pour se séparer, « d'une manière ou d'une autre », de leurs perroquets, sous peine de les voir confisqués et mis à mort « sans autre forme de procès ». Les chantres n'exultèrent pas, ils ne demandaient pas une solution aussi radicale. En outre, ils ne voyaient pas d'un bon œil l'intervention du Makhzen dans les affaires internes du *mellah*.

Le malheureux Lévi était si bouleversé par le décret scélérat qu'il demanda audience aux rabbins pour les sensibiliser au sort des oiseaux. Parallèlement, il entama des négociations avec les chantres pour tenter de trouver une solution à la crise liturgique, s'engageant d'avance à dénoncer la pétition qui circulait pour demander leur remplacement dans les synagogues par des perroquets. Il demanda audience au pacha qui le toisa avec toute la commisération dont un notable musulman était capable à l'égard d'un oiseleur juif, ordonna qu'on lui confisque ses chorales de perroquets et lui interdit de pratiquer l'orchestration musicale tant qu'il n'aura pas fait le conservatoire de musique. Lévi s'adressa à son tour au Comité de communauté qui lui rétorqua sans détours :

« Nous ne sommes pas un comité des loisirs ! »

Il se tourna également vers l'Alliance qui lui envoya un télégramme disant : « Commission poursuit travaux. Attendons conclusions et débat au sein comité central. »

Lévi était si accablé, déchiré entre le sort de ses oiseaux, les tergiversations des autorités rabbiniques et les menaces des autorités civiles, qu'il retourna voir le délégué de l'Alliance pour s'intéresser aux possibilités d'émigration :

« Que proposez-vous comme destination ?

– Tombouctou. »

L'Alliance ne désespérait pas de créer une colonie judéo-marocaine à Tombouctou et son délégué à Fès commençait toujours par proposer cette ville. Or les Juifs ne savaient pas où elle se trouvait et comme ils n'aimaient pas son nom, ils ne se souciaient pas d'en situer le lieu sur une carte :

« A part Tombouctou ?

- A votre âge, dans votre situation familiale, avec deux fils en Palestine, je vous aurais recommandé cette possession britannique, peut-être la ville de Gaza où l'Alliance envisage d'ouvrir une école. »

Lévi devait surmonter de graves problèmes de conscience et de sourds remords religieux pour répondre :

« Je tiens de mes fils que sitôt en Palestine, on perd sa nostalgie pour Jérusalem. Or je ne conçois pas ma vie sans elle. Plutôt perdre ma main droite que ma nostalgie pour Jérusalem.

- Quel métier pratiquez-vous ? demanda le délégué en consultant le dossier ouvert sous ses yeux. »

Le délégué habitait désormais une belle villa coloniale en Ville Nouvelle. Il ne savait par conséquent rien du *mellah* et des transes musicales qui le secouaient :

« Je suis oiseleur. »

Devant le froncement de sourcils du délégué, Lévi précisa :

« J'achète des oiseaux, les dresse et les revends.

- Vous les dressez à faire quoi ?
- A chanter.
- Vous voulez dire gazouiller.
- A chanter, insista Lévi. »

Le délégué prit son parti d'éclater de rire. Ce fut alors et seulement alors que Lévi se résolut à dévoiler un secret qu'il n'avait encore révélé à personne, pas même à ses proches :

« Je comprends le gazouillis des oiseaux, je parle leurs nombreux langages.

- Ah ! Maintenant je comprends. Vous êtes de ceux qui prétendent comprendre et parler le langage des oiseaux.
- Je ne prétends rien, crut bon se défendre Lévi, je le comprends et le pratique couramment. Avez-vous un oiseau dans votre bureau, je vous dirai ce qu'il pense de vous.
- Trêve de balivernes ! Ce n'est pas ainsi que vous risquez de conquérir de nouveaux mondes. Je vois dans votre dossier que vous avez été mécanicien.
- Vous ne me suivez pas, protesta le malheureux oiseleur, je suis le maître de chant des perroquets liturgiques. Or les autorités civiles menacent de leur trancher la tête. Je dois disparaître avec eux avant qu'ils ne réalisent leurs sombres desseins. Sinon ils les tueront tous et assurément je ne survivrai pas à ce carnage. Parce que je ne peux pas plus me passer de leur musique que de pain et d'eau. Vous devez nous trouver une destination dans les plus brefs délais. »

Le délégué commençait à donner des signes d'impatience. Il n'arrivait pas à se faire à la paranoïa et à la mégalomanie des habitants du *mellah*. Quand ils n'avaient pas peur de leurs ombres, ils ne voulaient rien moins que devenir musiciens, alors qu'ils tenaient leur violon sur le genou et que leurs guitares avaient des rondeurs de citrouille. Il décida de mettre un terme à l'entrevue :

« C'est Tombouctou ou rien. »

L'oiseleur savait que jamais son cœur ne résisterait aux râles de ses chers perroquets. Il se résigna :

« Allons pour Tombouctou. »

Le jour même, un télégramme partait au comité central pour annoncer : « Colonisation juive de Tombouctou en bonne voie. Liste des candidats suit. Feu vert pour une première implantation. »



Lévi se préparait stoïquement à quitter sa ville natale, emportant les plus précieux de ses perroquets dans de grandes cages en osier et abandonnant au couperet des bourreaux du pacha tous ceux qu'il avait vendus, avaient les cordes vocales cassées ou étaient trop vieux pour chanter autre chose que des chants mortuaires quand des membres de la garde royale se présentèrent à son domicile :

« Tu es bien Lévi Bendanan l'oiseleur ?

- Je suis bien Lévi Bendanan et je ne sais plus si je suis le porte-bonheur ou le porte-malheur des oiseaux.
- Sa Majesté le Roi demande à te voir.
- Le Roi ? Quel Roi ?
- Sa Majesté est de passage à Fès. »

Lévi ne savait que penser de l'étrange convocation. Depuis que les Français étaient au Maroc, le sultan ne s'intéressait plus autant à ses sujets israélites. Il les savait peut-être mieux protégés par les Français et leur Alliance. Le cœur lourd, il suivit les gardes sous les regards inquiets des boutiquiers et des badauds. Il s'attendait au pire, on s'attendait à ne plus le revoir. Il était sûrement impliqué dans la contrebande des oiseaux, voire leur contrefaçon. Il dut attendre un jour, une nuit et encore une demi-journée dans la salle d'attente où se pressaient les ulémas, les notables musulmans, les consuls en poste à Fès et... le délégué de l'Alliance, surpris de voir sa première recrue pour Tombouctou dans un des lieux les plus cotés du royaume. Il était de notoriété publique que le sultan n'était nulle part de meilleure humeur qu'à son palais de Fès, plus amène qu'à son palais de Meknès, plus troublé qu'à son palais de Marrakech, plus inquiet qu'à son palais de Rabat. La légende – et pas seulement elle – racontait que les plus belles et gracieuses femmes du harem étaient à Fès. Le délégué s'enquit des raisons de la présence du Tombouctouen au palais :

« Seul Sa Majesté sait. »

Le délégué craignait pour la tête de l'oiseleur et redoutait encore plus la perte de son premier et unique candidat à la colonisation de Tombouctou par l'Alliance israélite universelle qui se posait en protectrice et en régénératrice des Juifs dans les communautés situées autour du Bassin méditerranéen. Il ne pouvait croire qu'on convoquait un vulgaire habitant du *mellah* pour des broutilles :

« On vous a dit tout de même pourquoi on voulait vous voir ?

- Rien.
- Vous vous êtes intéressé ?
- Quand Sa Majesté vous convoque, vous ne demandez pas pourquoi, vous suivez les gardes. »

Pendant la longue attente les deux hommes en vinrent à discuter de tout et de rien. L'oiseleur s'intéressa à Tombouctou, même s'il n'envisageait de s'assurer du soutien de l'Alliance que pour gagner... l'Amazonie :

« Tombouctou est située sur le Niger au Mali. Elle est connue comme la ville des trois cent trente-trois saints dont aucun n'est juif ou encore comme la perle du désert. Son véritable nom serait Tim – lieu dans la langue des Touareg – et Bouctou – la gardienne du puits qui accueille les caravanes. Tombouctou a longtemps été le siège d'une médersa qui compta jusqu'à vingt-cinq mille étudiants. La ville est destinée de source sûre à devenir une Merveille du monde. Un des adages locaux déclare : "Le sel vient du nord, l'or du sud, l'argent des blancs, mais la parole de Dieu, les choses saintes, les beaux contes, on ne les trouve qu'à Tombouctou." Selon les explorateurs secrets de l'Alliance, les Tables de la Loi seraient parmi les cent mille manuscrits détenus par ses notables. On manquerait à notre vocation si on ne colonisait pas les lieux pour les récupérer et les conserver dans notre bibliothèque. Or selon nos statuts,

on ne peut s'implanter que dans les régions qui abritent des communautés juives. C'est du moins ce que le secrétaire général m'a dévoilé sous le sceau du secret et que je ne vous confie que parce que vous êtes destiné au poste de délégué général de l'Alliance à Tombouctou. »

Lévi souhaitait savoir quelle était la place des oiseaux dans le patrimoine culturel des Touaregs :

« Vous m'en demandez trop, mon cher, ce sera à vous de mener une enquête détaillée et de nous le dire. »

Le délégué ne doutait pas qu'une fois au Mali, l'oiseleur attirerait des coreligionnaires, ne serait-ce que pour compléter le quorum requis par les services religieux. En moins de dix ans, l'Alliance aurait une école et lui – ses Palmes académiques, sa Légion d'honneur ou ses Lettres et ses Arts.

Le chambellan introduisit l'oiseleur avant le délégué, achevant de désespérer ce dernier. Décidément, ces Marocains n'avaient pas le sens du protocole et ils ne l'acquerront pas de sitôt. Dans la salle du trône, Lévi trouva le vizir à la place du Roi et redouta une nouvelle rébellion qui risquait de se retourner contre les Juifs :

« Sa Majesté, dit-il, m'a chargé de recueillir ta réponse à sa proposition. »

Lévi était de plus en plus perplexe. Il n'avait pas de réponse pour la simple raison qu'il n'avait pas reçu de proposition ni directement du Palais ni par l'intermédiaire des services de la Résidence ou de la communauté. On le soupçonnait peut-être de quitter Fès pour la Palestine :

« Je ne me rends qu'à Tombouctou, dit-il, et pour une très courte période. »

Il ne voyait pas le Makhzen lui donner la chasse en Amazonie :

« Est-ce à dire que tu refuses l'offre de Sa Majesté ? »

Lévi tombait des nues. Il en était à se demander si l'Alliance n'avait pas infiltré le Makhzen comme elle l'avait fait pour la Résidence et si elle ne collaborait pas étroitement avec le Palais. Le vizir se montrant cordial et conciliant, il en conclut que la proposition parlait d'un titre, peut-être consul général du Maroc à Tombouctou. En ce cas, il serait prêt à renoncer à ses projets amazoniens :

« Comment peut-on rejeter une proposition émanant de Sa Majesté ? »

Le vizir le toisa d'un air soupçonneux :

« C'est une question de traitement ?

- Nullement, Votre Excellence.
- Un problème religieux ?
- Nous sommes les créatures du même Dieu.
- Alors Sa Majesté ne comprendrait pas. »

En revanche, Lévi comprenait qu'il avait tout intérêt à dissiper un quiproquo qui risquait de tourner mal pour lui. Or s'il était doué pour les oiseaux, il n'avait aucun talent littéraire pour dénouer une audience et la conclure à son avantage :

« Je serai très heureux de servir Sa Majesté et de m'acquitter de tout ce que l'on attendra de moi.

- Dans ce cas, tu commenceras dès demain. Voici le laissez-passer qui te permettra d'accéder aux jardins où se trouve la volière royale. Sa Majesté attend de toi des chorales non moins mélodieuses que celles que tu as dressées pour le pacha. En outre, il te demande de lui soumettre un plan destiné à faire de Fès le sanctuaire des chants sacrés, avec des chorales de perroquets du monde entier.

Et c'est ce plan que près d'un siècle plus tard, on exhuma des archives royales pour le réaliser. Au début on chercha des perroquets-chanteurs en Amazonie. En vain.

On les chercha au Tibet. En vain. On les chercha à Samarkand. En vain. On les chercha à Jérusalem. En vain. On dut se rabattre sur de vulgaires chorales et orchestres humains dans l'attente de retrouver la trace du perroquet-chanteur de Lévi Bendanan...